

Un autodidacte à l'origine de la Sorbonne d'Abu Dhabi

Certains journaux ont surnommé Pascal Renouard de Vallière le « prince des lobbyistes ». Qu'est-ce qu'un lobbyiste ? Quelqu'un qui est en charge d'intervenir pour le compte d'autrui pour négocier un contrat, conclure une affaire, plus généralement atteindre un objectif. L'arme absolue du lobbyiste, ce pour quoi on fait appel à lui, c'est son cercle de relations, son carnet d'adresses. Une profession qui, bien que parfaitement reconnue et estimée de par le monde, est souvent vilipendée en France où l'on suspecte toujours ce qu'on nomme, avec un mélange de crainte et de mépris, les « réseaux ». Ceux qui la contestent dans son bien-fondé sont des hypocrites : le plus vieux des réseaux n'est-il pas la famille elle-même ? En fait, ce métier-là est vieux comme Hérode, et indispensable comme la pierre angulaire dans la solidité d'un édifice. Quant aux objectifs... difficile d'en imaginer un plus ambitieux et plus noble que celui auquel Pascal de Vallière a donné son temps et ses talents pendant des années : installer une antenne de la prestigieuse université de la Sorbonne aux Emirats Arabes Unis !



Né à Issy-les-Moulineaux, Pascal de Vallière grandit dans le quartier de Belleville à Paris. L'un de ses premiers jobs : des compilations thématiques des chansons à la mode, des « mix », à une époque où les radios libres n'existaient pas encore. La chance - mais encore faut-il savoir la provoquer - met le jeune homme en présence d'un prince saoudien qui, séduit par son travail, préempte tous les mix à venir.

Pascal de Vallière, grâce à son audace et un allant auquel rien ne résiste, devient bientôt homme de confiance du prince et noue alors des liens avec la famille régnante d'Arabie Saoudite. Il part y travailler à l'âge de 22 ans, en 1983. Il y restera jusqu'en 1996, affinant

chaque jour sa profonde connaissance du pays et des mentalités. Il a créé, en 1990, l'Association des Relations Franco-Saoudiennes.

En 1996, il transfère son activité au Caire pour mieux répondre aux besoins créés par l'élargissement du cercle de ses relations, qui dépasse maintenant largement les frontières du Royaume saoudien. En effet, devenu l'ami personnel du Prince Sultan Bin Faisal Al Saud, neveu direct du roi Fahd, il gère également les intérêts privés de plusieurs membres de la famille régnante et d'hommes d'affaires de tout le Golfe arabe en France et en Europe.



Tout au long de ces années foisonnantes, Pascal de Vallière a approfondi la pratique de son métier, conseiller en relations internationales. Son réseau de relations est impressionnant, et il rêve de l'utiliser pour de grandes causes.

C'est en juin 2004 qu'une intuition le frappe. Elle est à sa mesure. En d'autres termes, elle est démesurée. Comme son physique. Imaginez un homme grand, très grand, large, puissant, l'un de ces hommes dont on dit, quand ils rentrent dans un lieu public, qu'ils font se tourner toutes les têtes et se rétrécir l'espace alentour. L'efficacité de Pascal de Vallière commence par son physique, se prolonge par un appétit de vivre et un dynamisme sans égal, s'achève par une capacité de persuasion étonnante. Mais tout cela ne serait rien sans une vraie force : cet homme est authentique et généreux, autant dans ses comportements que dans ses convictions et sa parole. Surtout, et c'est ce qui lui ouvre toutes les portes, son sens de l'amitié est légendaire et nul ne peut se souvenir, une fois son aide requise, de ne pas l'avoir obtenue. Enfin, son amour de la culture française et de son pays, plus qu'une affirmation, est une respiration.

Ce qui nous ramène à son intuition de 2004 : il accompagne alors l'épouse du président égyptien, madame Suzanne Mubarak, en l'honneur de laquelle se déroule un colloque à la Sorbonne Paris-IV. Sur le trottoir où le cortège officiel est attendu, Pascal de Vallière noue un dialogue avec le président de Paris-IV, Jean-Robert Pitte. Et s'étonne devant lui de l'absence de représentation au Moyen Orient des valeurs, de la culture et de la langue françaises, dans

une région où universités anglaises et américaines se battent pour occuper le devant de la scène et s'imposer chez les élites du monde arabe. Au cours d'une discussion suivante, il lui propose, tout simplement, d'installer une antenne de la Sorbonne là-bas, à Abu Dhabi. C'est également lui, qui sera à l'origine d'un autre fabuleux projet, le Louvre à Abu Dhabi. Sa carrière illustre d'ailleurs abondamment son côté « pionnier ».

Jean-Robert Pitte, fasciné par le projet d'une Sorbonne aux Emirats Arabes Unis, reste un peu sceptique sur ses chances d'aboutir. Pascal de Vallière avance alors les premiers fonds et emmène le président de Paris IV à Abu Dhabi. C'est le début de plusieurs années de combats et de négociations ardues... mais les obstacles n'ont aucun effet démoralisateur sur le conseiller en relations internationales. Ils semblent plutôt renforcer sa volonté d'aboutir. Il jette toutes ses forces dans la bataille, y investit de l'argent personnel.

Le 19 février 2006, le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Gilles de Robien, signe à l'Emirat Palace, les accords pour la création de l'université « Paris-Sorbonne-Abu Dhabi ».



Les reconnaissances officielles arrivent bientôt : le 5 novembre 2007, Olivier Dassault, député, président du groupe d'amitié France-Emirats Arabes Unis, remet à Pascal de Vallière les insignes de Chevalier de l'Ordre National du Mérite dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Jean-Robert Pitte prononcera en cette occasion un vibrant hommage au récipiendaire, pour avoir eu l'idée d'emmener un des plus hauts symboles de l'excellence de la culture française là où lui-même n'aurait pensé seul pouvoir aller. Et l'y avoir conduit à bon port.

En janvier 2010, Bernard Kouchner fait Pascal Renouard de Vallière Chevalier de la Légion d'Honneur.

Malheureusement il n'en est pas de même de toutes les parties prenantes à cet accord historique. Malgré les engagements pris au plus haut niveau, les autorités d'Abu Dhabi, étrangement oubliées et ingrates, n'ont toujours pas réglé au maître d'oeuvre la rémunération de son travail. Pas plus d'ailleurs que l'indemnisation des importantes dépenses qu'il a engagées.

Pascal de Vallière en conçoit une légitime et profonde amertume qui n'a rien à voir avec l'appât d'un gain qui n'a jamais été, et ne sera jamais, dans sa généreuse nature. En fait, ce qui le heurte et l'afflige, c'est que des gens pour qui la parole donnée est universellement reconnue comme une tradition ancestrale valant toutes les signatures, se refusent à la plus élémentaire honnêteté.

C'est la première fois de sa vie qu'il rencontre, appartenant à ce monde arabe qu'il aime tant, sa deuxième culture, son autre pays, des personnalités qui manquent ainsi à l'honneur. Il en est aussi blessé que si lui-même avait trahi, chose impossible pour qui le connaît, sa propre parole.

